

Émotions et théorisation sociologique

Denis Laforgue

► **To cite this version:**

Denis Laforgue. Émotions et théorisation sociologique : Le pouvoir instituant des sentiments dans le processus de recherche. 2015. <hal-01140989>

HAL Id: hal-01140989

<http://hal.univ-smb.fr/hal-01140989>

Submitted on 10 Apr 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Document de travail élaboré dans le cadre d'une conférence auprès des étudiants du Master 2 recherche de sociologie de l'Université Lumière Lyon 2 sur le thème « Le traitement des émotions dans les sciences sociales ».

Émotions et théorisation sociologique. Le pouvoir instituant des sentiments dans le processus de recherche

Le rapport du chercheur à ses propres émotions qui émergent au fil de son travail de recherche (lecture, terrain, écriture) est une question fondamentale qu'on prend trop rarement le temps de traiter, non pas en général (i.e. sur le mode des recettes toutes prêtes à appliquer... que l'on recommande en général aux étudiants), mais pour soi-même à travers un processus d'auto-analyse. Cela tient sans doute aux échéances et à la visée instrumentale de la recherche contemporaine (il faut « avancer », analyser, publier, bref produire sans forcément toujours interroger la manière dont on produit de la connaissance...) et sans doute aussi au fait qu'analyser la place et le rôle de ces émotions, c'est déjà reconnaître leur importance et donc s'écarter de la figure normative du chercheur « neutre », « détaché », « objectif » pour mettre en lumière la part sensible et affective de toute démarche de recherche.

C'est justement au regard de toutes ces bonnes raisons que l'on a de « ne pas se poser de questions » quant à la place des émotions dans nos activités de recherche, qu'il me semble pertinent de se la poser à intervalles réguliers pour, à titre personnel, mieux avancer, se réorienter, se ressourcer... et plus généralement mettre en débat certains présupposés aujourd'hui dominants sur ce qu'est censée être ou ce que devrait être la recherche en sciences sociales.

Mon souci d'appréhender mes travaux sociologiques à l'aune de la place réelle qu'y tiennent des émotions, la dimension affective de mon expérience dans le travail de recherche et plus précisément dans ma réflexion théorique est né à la confluence de plusieurs (séries d') événements :

- Tout d'abord le fait que, après une bonne quinzaine d'années consacrées à des recherches calquées sur le format de l'enquête classique, qualitative surtout, mais aussi quantitative (traitement de données statistiques existantes, questionnaires...), dans le cadre de commandes / de financement par des organismes officiels, ces expériences de recherches ont suscité des interrogations de plus en plus vives. Ces interrogations portent sur ce je fais ou pense faire avec ce type d'enquête, en particulier concernant mon propre rapport (subjectif, idiosyncrasique, sensible) à mes différents objets d'étude et mes relations avec les personnes enquêtées et / ou les commanditaires de la recherche (objets d'étude puis destinataires des résultats de l'enquête... mais pour quelle portée ? Pour quelle appropriation par les acteurs ?) ;

- Ensuite, le fait que je me sois engagé depuis quelques années dans un travail de création théorique qui a émergé d'une insatisfaction ressentie, vécue au fil de mes diverses enquêtes empiriques. Autrement dit, il y a dans ma pratique de recherche comme une tension et en même temps une complémentarité entre quelque chose de fortement affectif (ce que j'apprécie / ce que je n'apprécie pas en matière de productions de connaissances et théories sociologiques) et quelque chose de très abstrait (un jeu de redéfinition et de mise en relation de concepts sociologiques) ;

- Enfin le fait que j'aie été sollicité par les étudiants du M2 Recherche sociologique de l'Université Lyon 2 pour réfléchir sur les façons dont la sociologie pouvait faire des émotions un objet d'étude et que dans le même temps je lisais le livre de Tim Ingold « Marcher avec les dragons », qui plaide pour une recherche en sciences sociales qui redonne toute sa place à l'expérience sensible du monde par le chercheur comme par les individus étudiés.

C'est au regard de la rencontre entre toutes ces circonstances que cette entrée par les émotions et les affects inhérents à toute activité de recherche m'est apparue comme une occasion d'explorer, d'explicitier un peu plus ou j'en suis concernant les modalités du rapport entre le chercheur et le monde social étudié.

L'idée directrice de mon texte est que le chercheur que je suis, lorsqu'il décrit ce qu'il fait (analyses empiriques, théorisation) a tendance à minorer voire à occulter le fait que des émotions, des affects sont des événements ordinaires, permanents, omniprésents dans toute recherche, qui ont pour suite des assertions analytiques et théoriques. Lorsqu'on porte un regard honnête sur ce que l'on fait, lorsqu'on s'émancipe des descriptions normatives de l'activité de recherche qu'on trouve dans les manuels ou dans les présentations publiques, il me semble qu'on est amené à prendre ses distances avec le modèle de l'enquête sur le monde social en tant que réservoir de données disponibles pour des opérations d'analyse, de représentation, de modélisation ou de mise en récit. On se trouve alors davantage d'affinités avec un autre style de recherche, celui de la « conversation avec le monde », pour reprendre l'expression de Ingold¹, dans lequel les expériences affectives, émotives des uns et des autres sont non seulement reconnues, mais mobilisées en tant que constitutives de la recherche. J'ai conscience qu'il s'agit là d'un propos universitairement peu légitime, voire provocateur. Il s'agit alors plus de rendre compte de réflexions en devenir et incertaines que je soumetts à l'esprit critique du lecteur.

Pour développer mon propos, j'essaierai de montrer comment depuis ma thèse, la dimension émotionnelle et affective de mes expériences de recherche constitue une série d'événements qui ont eu pour suite une prise de distance avec certains des grands paradigmes sociologiques (Pragmatisme ; Individualisme Méthodologique ; Structuralisme) et des esquisses d'innovations théoriques conceptuelles, qui m'incitent en retour à revoir ma manière de pratiquer la sociologie (en tant que façons d'entrer en relation avec le monde social).

De l'expérience ordinaire à l'assertion théorique : par delà rupture et continuité.

On reconnaît assez facilement le rôle de l'expérience ordinaire du monde dans ses dimensions subjective et pratique - en tant que concrétion ou conglomérat de (co-) présence corporelle au monde, perceptions, émotions, évaluations, représentations, intentionnalité pratique, schèmes,

1 Ingold T. Marcher avec les dragons, 2013, Zones Sensibles.

pratiques instanciés in situ, émergents chez le chercheur en situation d'enquête² - dans le travail empirique et analytique du chercheur en sociologie qualitative.

Ainsi, on accorde en général aux émotions du chercheur face à des événements de terrain un rôle de révélateur, d'analyseur dans le travail de recherche. C'est par exemple le fait que l'indignation, l'admiration ou encore la surprise du sociologue devant des scènes observées et donc vécues, en tant que modalités d'engagement dans le monde social, sont des sentiments non seulement inévitables mais « nécessaires » au travail sociologique. Ces ressentis personnels peuvent en effet être traités comme des points de départ, des matériaux que le sociologue va « *prendre comme objet* » -i.e. qu'il est supposé les mettre comme devant lui pour les analyser – et ce pour avancer dans sa problématisation, en cheminant à travers des questions du type « pourquoi telle scène me choque ? », « Pourquoi cela ne choque pas autrui ? », etc. Voilà le type de question qui permet, par réflexivité et approfondissement de l'enquête de terrain, d'avancer vers une question et des hypothèses sociologiques... du moins c'est en général ce sur quoi on insiste dans les cours de « Méthodes de l'enquête de terrain » à destination des étudiants ! On prône là un processus d'objectivation des émotions qui permet au sociologue de voir le monde social différemment, de façon plus détachée, comme un observateur extérieur. Il s'agit donc d'une ficelle du métier, pour reprendre le terme de Becker³ où, comme au judo, on s'appuie sur l'émotion pour mieux ensuite s'en débarrasser afin de passer au niveau supérieur de l'analyse sociologique des événements !

Mais, on examine plus rarement, me semble-t-il, le rôle de ces expériences subjectives et pratiques –et en particulier leur dimension affective, émotive- dans le travail de théorisation du chercheur, c'est à dire cette dimension du travail sociologique qui consiste, non pas à recueillir et à traiter (comprendre, expliquer...) des données empiriques, mais à forger ou à modifier les concepts utilisés pour produire des analyses sociologiques de ces données. Sur ce point les discours dominants de la discipline sur elle-même sont plutôt que les théoriciens forgent des théories soit (a) par rupture, soit (b) en continuité avec leur expérience sensible, affective, émotive du monde social dans lequel ils sont encastrés en tant que membre ordinaire :

Dans le scénario (a), on considère les émotions comme un aiguillon, un déclencheur pour initier un processus de conceptualisation scientifique (et pas seulement d'analyse sociologique de données dans un cadre théorique pré-établi). Différentes configurations (différents rapports entre émotions et conceptualisations) sont, dans ce scénario, envisageable :

2 Mon objectif n'est pas ici d'entrer dans les débats relatifs aux théories des émotions (Ogien R. et Papperman P., *La couleur de nos pensées*, Paris, EHESS, 1995). J'utilise le terme d'émotion ou celui de sentiment pour lutter contre la tentation d'une description intellectualiste de l'activité du chercheur dans ses rapports avec le monde. C'est à dire la vision d'un sociologue comme pensant le monde à partir d'une posture pratique détachée, d'une raison désincarnée (face à un monde-objet disponible, en tant qu'entrepôt de données) permettant de déchiffrer, de décoder, de cartographier (même si c'est avec des filtres, des biais) et d'élaborer des prédicats à propos d'une supposée réalité pré-existante. Parler des émotions du chercheur, c'est revenir à une vision de l'activité du chercheur plus réaliste (plus proche de la recherche en train de se faire et non de la recherche telle qu'elle est censée se faire selon les manuels). Bien sûr, le chercheur pense ! Mais ce n'est pas une pensée « pure » comme le propose le cognitivisme (i.e. Une pensée qui ne serait que manipulation de signes, de représentations) ou une certaine épistémologie ; toute pensée du chercheur s'enracine dans des expériences mondaines, sensibles, pratiques et, à ce titre, est toujours teintée d'émotions, d'affectivités. Plus, sans ces émotions comme expressions et parties prenantes de notre ancrage dans le monde, le déploiement d'une pensée en lien ou en prise avec ce monde n'est pas possible.

3 Becker H., *Les ficelles du métier*, Paris, La découverte, 2002.

- ainsi, il est courant de considérer que la construction d'une théorie innovante se fait avec et contre d'autres auteurs, comme le rappelle P. Bourdieu lorsqu'il parle de la genèse de sa propre théorie (il dit l'avoir construit avec et contre Lévi-Strauss et avec et contre Sartre).
- un autre cas de figure classique est celui où l'émergence d'une nouvelle théorisation passe par la mise à mal d'une théorie dominante en dénichant l'occurrence empirique, les données qui ne collent pas avec la théorie jusqu'alors admise. C'est le modèle classique de Popper dans lequel le rôle des émotions n'est pas absent.
- enfin, une troisième configuration se caractérise par l'idée que l'émotion, l'affect est la source ou l'expression d'une imagination radicale, dont le scientifique se nourrit, s'inspire pour penser le réel... mais qui doit ensuite être purifiée, validée, filtrée par la raison scientifique, expérimentale, etc. Cela correspond assez bien à l'exemple du chimiste Kékulé (ayant découvert la structure du benzène), qui déclarait, au moment de recevoir un prix prestigieux pour sa découverte : « *Laissez-nous apprendre à rêver, Messieurs, peut-être ainsi trouverons-nous la vérité [] mais prenons garde de ne pas publier nos rêves tant qu'ils n'ont pas été confirmés par une réflexion consciente* » (cité par Ingold, 2013, p. 343).

Dans ces 3 configurations des rapports entre émotions et théorisation, la place de l'expérience émotive, affective comme mode d'être au monde ordinaire est malgré tout réduite à portion congrue.

Dans la configuration 1, l'expérience sensible (et les émotions) joue un rôle en tant que simple aiguillon, comme le reconnaît par exemple de manière détournée (*i.e.* pas en première personne !) Bourdieu dans un entretien avec R. Chartier⁴ : selon lui, les jeunes chercheurs en sciences sociales innoveraient théoriquement pour se faire une place dans leur discipline, ce qui nécessite à la fois de reléguer certains anciens « au placard », d'en faire des « has been » théoriques, et à la fois de s'inscrire dans certaines filiations (ou une filiation partielle) sinon la nouvelle théorie reste illégitime, inaudible... Sont donc ici à l'œuvre des affects de l'ordre de l'envie (de ce qu'autrui possède : reconnaissance, prestige, autorité scientifique...) comme de la soumission à l'autorité (à une sommité, à un géant ou un supposé génie théorique sur les épaules duquel le producteur d'une nouvelle théorie se dit lui-même juché).

Dans la configuration 2, la dimension affective de l'expérience ordinaire à l'œuvre dans l'innovation théorique, c'est l'étonnement et l'insatisfaction devant une théorie ancienne qui échoue à expliquer une série de données, c'est aussi l'envie (sous la forme de la curiosité) d'éclaircir ce problème (en forgeant une nouvelle grille conceptuelle).

Enfin, dans la configuration 3, la nature de l'affect ou de l'émotion, d'où émerge l'intuition originelle de la théorie, n'est pas très nette... mais, elle se confond, me semble-t-il, avec le rôle attribué aux singularités ou à la « sensibilité » personnelle(s) -qui auraient donc forcément une part d'affectif- du chercheur dans son travail scientifique.

Ce qui me semble important, c'est que, dans les façons dont ces trois cas de figure (mais il y en a certainement d'autres !) sont mobilisés pour rendre compte du travail théorique, les expériences du chercheur, dans leur dimension *indissociablement* corporelle, perceptive, affective, évaluative et pratique, sont seulement considérées comme une motivation externe / extrinsèque dans le processus de théorisation, au sens où, dans aucun de ces trois discours, le concept n'émerge (même en partie) de l'expérience ordinaire et sensible du monde ; cette dernière inviterait à la conceptualisation, mais elle n'en serait pas la source (même partielle), elle ne ferait qu'activer puis se couler dans un processus dont la nature serait radicalement autre, c'est à dire la pensée rationnelle, logique, les idées, etc. A chaque fois, on est donc dans un scénario de rupture entre émotions et théorisation : cette dernière émerge lorsque l'émotif s'est métamorphosé en / a été canalisé par le cognitif comme l'exprime cette réflexion de C.

4 Bourdieu P. et Chartier R. Le sociologue et l'historien, Editions Agone, 2010.

Lévi-Strauss : « *Je ne me méfie pas du sentiment [] mais l'idée que le sentiment puisse nous envahir sans s'insérer dans un certain nombre de nos canalisations qui dépendent de nos structures nerveuses et cérébrales me semble tout à fait illusoire et donc il faut essayer de comprendre que nous sommes des machines à penser et à sentir, avant de glorifier le sentiment* » (entretien avec J. Chancel, Radioscopie, 1988).

Par contraste avec ce scénario de la rupture, tout un courant des sciences sociales considère que l'expérience affective, émotive, incarnée du monde social par le chercheur est le substrat, la matrice de tout rapport prédicatif (dont théorique) au monde. Dans une inspiration phénoménologique, on considère ainsi que les concepts savants sont enracinés, ont pour condition d'existence, d'émergence, notre immersion sensible dans le « monde de la vie » qui est indissociablement un monde matériel et un monde de significations. On peut ainsi rappeler le cas célèbre de la physique la plus pointue dont les concepts les fondamentaux (force, mouvement, matière) s'ancrent, « en dernière instance », selon la phénoménologie, dans l'expérience ordinaire du monde du chercheur (et de ses lecteurs, auditeurs, etc.) tout en lui faisant subir un traitement particulier (désincarnation, mise à distance des sens, objectivation...). Cet argument insiste donc sur le fait que c'est l'immersion permanente du chercheur dans le monde de la vie (qui le constitue) qui permet toute forme de description, y compris les modélisations scientifiques filtrées, reconfigurées à partir d'un intérêt de connaissance spécifique - cf. par exemple l'ethnologie de Griaule, la phénoménologie sociale de Schutz ou l'ethnomethodologie (« il faut être camionneur pour étudier les camionneurs », disait Garfinkel à ses étudiants, si l'on en croit la légende...). On est là dans un scénario de continuité : l'émotion ou plutôt ce dont elle est l'expression (notre enracinement sensible dans un monde social vivant) est l'origine de toute assertion théorique ; les concepts savants sont comme pré-constitués par, virtuellement présents dans le champ d'expérience qui constitue le rapport au monde de l'individu (qu'il soit ou pas chercheur) ; ils en sont un mode d'expression particulier (du fait de la position singulière du chercheur à l'égard des occurrences mondaines : détachement, suspension des exigences pratiques). En sciences sociales, une version extrême de cette thèse est celle qui consiste à attribuer au chercheur un rôle d'explicitation, de mise au jour du monde des significations qui constituent l'expérience ordinaire des individus et ce grâce à une co-expérience du monde commun ou à une réciprocité de perspectives : sa production conceptuelle vise à rendre compte de ce qui reste dans le champ pratique à l'état implicite. Il me semble qu'il y a deux limites à cette thèse de la continuité entre enracinement dans le monde vécu et théorisations. La première est qu'on insiste souvent beaucoup sur la dimension cognitive ou sémantique (et pratique mais en tant qu'intentionnalité pratique : « se porter vers ») des rapports entre expérience sensible et élaboration des concepts scientifiques, mais très peu sur les dimensions affectives, émotives, évaluatives. L'autre limite, c'est que cette thèse phénoménologique tord un peu trop le bâton dans l'autre sens par rapport au scénario de la rupture entre émotions et théorisation : c'est une thèse qui privilégie soit une continuité maximale entre expérience sensible et concepts savants, au sens où les seconds sont l'expression la moins déformée possible des premières ; soit une simple déformation, déclinaison de l'expérience mondaine par la raison scientifique selon un principe, une règle, un intérêt fixé pour une science donnée.

A contrario, de ces thèses qui opposent un rôle exogène et un rôle endogène des expériences sensibles / pratiques dans la conceptualisation sociologique, j'aimerais soumettre à la discussion : à la fois l'idée que certains événements intrinsèques à l'élaboration d'une théorisation relèvent de l'expérience sensible (et donc forcément affective) du monde social par le chercheur ; à la fois l'idée que la théorisation savante n'est pas comme « pré-contenue » dans le monde de la vie du chercheur (qu'il partage en grande partie avec ses contemporains),

mais que des séries d'expériences situées du chercheur peuvent être autant d'événements qui font suite sous la forme d'assertions conceptuelles en tant, elles aussi, qu'expériences / événements.

Bref j'aimerais défendre l'idée (un peu extrême !) que les (ou certaines) expériences sensibles (affectives, pratiques) du monde social, dans leur ordinarité, peuvent, sous certaines conditions, par des processus contingents, instituer les concepts sociologiques (et pas seulement des analyses de données empiriques à partir d'une grille théorique préexistante). Pour cela, je m'appuierai sur la présentation d'un travail de théorisation engagé depuis quelques années et toujours en cours, dans lequel j'essaie, à partir du concept polymorphe d'institution, de déployer un réseau conceptuel (institué ouvert, événement qui fait suite, machines institutionnelles) permettant de contourner certaines limites voire apories des options théoriques classiques dans l'étude du monde social⁵. Par un retour sur des moments de recherche, j'aimerais esquisser cette idée selon laquelle l'expérience mondaine du chercheur participe pleinement du travail de théorisation, envisagé non pas comme une illumination, une pure expression de la Raison ou encore un enchaînement logique d'idées désincarnées, ni même comme la confrontation entre des données empiriques recueillies par l'enquête d'une part et des problèmes scientifiques d'autre part (la théorie étant la solution pour articuler les deux), mais bien comme une activité pratique, mondaine, sensible et comme un processus contingent, chaotique au fil des affections du sociologue par les événements du terrain.

Je distinguerai donc pour les besoins de la présentation la place des émotions dans deux types d'expériences constitutives de la conceptualisation sociologique : l'expérience de la lecture de théories scientifiques et l'expérience du terrain. Ce qui suppose de rompre avec deux figures classiques de la discipline dont j'emprunte la formule à Ingold : la figure du « théoricien dans son fauteuil » et celle de « l'enquêteur modeste ».

Contre la figure du théoricien dans son fauteuil : Lire de la théorie comme expériences affectives qui font suite sous forme d'assertions théoriques

Ce que je voudrais discuter dans un premier temps c'est l'idée répandue mais implicite selon laquelle la dimension du travail sociologique qui consiste à lire et à faire de la théorie (forger, tordre, retraduire, redéployer des concepts pour construire des manières de voir le monde) serait sur le fond pour l'essentiel et d'abord un processus cognitif de manipulation, transfert, glissements, d'idées ou de représentations. Au contraire, pour moi faire de la théorie c'est un processus, un flux, un enchaînement permanent d'expériences sensibles (lire par exemple même « dans sa tête » !) qui parfois nous affectent de telle manière que nous produisons en tant qu'accomplissements pratiques des énoncés de facture théorique (incertains, révisables, repris éventuellement vingt fois !).

Ainsi, à un premier niveau, qui peut surprendre, mais qu'il ne faut pas selon moi négliger, le type d'expérience pratique qui affecte le travail de théorisation, c'est le rapport que l'individu-chercheur entretient de manière globale avec l'activité d'analyse scientifique du monde, i.e. comme forme de vie collective (instituée et instituante) et non comme pratique personnelle (i.e. en première personne). Il s'agit là d'expériences « à distance du terrain » qui passent par la confrontation à des traces et des expressions de l'activité de la discipline (comme tradition ouverte : sédimentée et en devenir tout à la fois) dans et par des lectures, des participations à des colloques, qui sont des occasions d'entendre d'autres chercheurs, etc. Lire, écouter de la

5 cf. Laforgue D., Essais de sociologie institutionnaliste, Paris, L'Harmattan (à paraître).

sociologie, ce sont des expériences ordinaires : bien entendu, elle suppose un apprentissage (par enchâssement d'expériences) mais comme n'importe quelle autre expérience sociale, on perçoit, on comprend (ou pas), ça fait réfléchir un peu, beaucoup, pas du tout (!) mais on est aussi traversé par des flux d'émotions (par exemple on est captivé, indifférent : « ça me tombe des mains ») et d'évaluations d'abord très ordinaires dans leur dimension affectuelle (« c'est super » versus « il raconte n'importe quoi » ou encore « qu'est-ce que tu veux que je fasse de ça »!). Mon idée est que cette dimension affective très ordinaire de la lecture ou de l'écoute des prédicats sociologiques (i.e. qui ne relève pas simplement ou seulement d'un pur monde où des idées rencontreraient / généreraient d'autres idées) participe, initie fortement (mais de façon contingente) et même est de bout en bout une condition d'un éventuel processus de théorisation.

Ainsi, depuis mes premières lectures en sciences sociales, j'ai toujours été habité par des sentiments ambivalents devant les ambitions modélisatrices de certains sociologues ou anthropologues : à la fois une admiration devant des constructions théoriques (en particulier structuraliste) à la fois logiques et simples, donc éclairantes, rendant intelligibles (d'une certaine façon maîtrisable par la pensée et donc rassurantes) ce qui semblait auparavant obscur (par mise au jour de tendances, de régularités, de règles de transformation entre des entités identifiées)... et à la fois de la déception, du dépit en ayant l'impression que ces modèles laissaient filer tellement d'aspects de la réalité, passaient à côté de son caractère pluriel, paradoxal, ambivalent, fluide et de son mouvement permanent...

Dans le même temps (à travers des lectures parallèles⁶) une autre forme d'ambivalence travaillait le regard que je portais sur des théorisations d'inspiration phénoménologique et microsociologique : le souci et la capacité à rendre compte du détail, de la dimension auto-organisée de l'action et de l'expérience sociales, de sa fluidité me fascinaient, en lien avec le sentiment d'une plénitude, que l'homme-observateur rendait ainsi justice à l'épaisseur, à la complexité, à la fluidité du monde qu'il / qui l'habite / observe ; et en même temps un sentiment de désorientation (d'inquiétude ?) devant l'absence de fil directeur / de mise en ordre du monde ainsi décrit, le sentiment que ce dernier nous coule entre les doigts, qu'on n'en retient rien de très clair après l'avoir décrit de manière aussi dense...

Je pense que, comme tout chercheur, ces lectures de jeunesse m'ont structuré intellectuellement pour longtemps... et qu'il est très difficile (mais pas impossible) de revenir dessus. Mais, surtout, il faut souligner que la performativité de ces lectures, leur pouvoir instituant s'est opéré dans et par des expériences à dominante émotive et non cognitive ! En effet, au moment où l'on fait ces lectures et longtemps après, il me semble qu'on n'est pas vraiment capable de théoriser ce qui nous attire / nous déplaît / nous laisse insatisfait dans ce qu'on a lu... et ce n'est pas seulement une question de « donner du temps au temps » (laisser reposer). Mais, ce qui est important, c'est qu'on ressent par contre de l'attrance ou de la répulsion à la lecture de tel ou tel auteur et c'est ce qui contribue sans doute à faire de ces expériences de lectures « premières » des événements qui font suite pour chaque chercheur : 1° suite sous forme d'autres lectures que l'on va recroiser (sans en être vraiment conscient) avec les premières, qui vont les éclairer sous un autre jour ; une multiplication et un croisement des lectures qui vont permettre très lentement, de manière incertaine et itérative, de produire (au fil des années) des bribes de théorisation propres susceptibles d'expliciter ce qu'on vit comme une limite des théories instituées et de produire des assertions alternatives⁷ ;

6 Par exemple mes premiers pas en sciences sociales ont été marqués par la lecture successive de Lévi-Strauss (La pensée sauvage) et de Castaneda (« Voir »), un ethnologue qui j'ai l'ai su bien plus tard fut un élève de Garfinkel à l'UCLA ; ou quelques années plus tard Foucault (« Les mots et les choses ») puis Dubet (« Sociologie de l'expérience »).

7 Il n'y a pas que les lectures de jeunesse qui, en tant qu'expériences sensibles, sont des événements qui font suite sous forme de tentatives de théorisation. Je peux citer dans mon cas les lectures de C. Castoriadis

2° ces expériences de lectures théoriques font aussi suite sous la forme d'expériences de terrain qui sont à la fois cadrées à partir des ces grilles théoriques et qui à la fois modifient notre rapport à ces théories (cf. ci-dessous).

L'idée ici est de dire qu'il faut tenir compte dans l'analyse du processus de conceptualisation / de théorisation du fait que les lectures sociologiques (y compris les plus théoriques) affectent sur le mode de l'émotion le lecteur-chercheur... sans doute parce qu'elles engagent ou résonnent avec son rapport (biographiquement établi) au monde sensible. En tout cas, ce serait une manière d'éclairer le fait évident, mais rarement étudié par les sociologues, que chacun est affecté très différemment par une œuvre ou un courant théorique : pourquoi certains (étudiants comme chercheurs expérimentés) se passionnent pour P. Bourdieu alors que d'autres le rejettent violemment ? Et la même chose vaut pour l'individualisme méthodologique, pour le pragmatisme ? Pourquoi certains se convertissent en cours de route à une théorie ou font volte face en milieu de carrière ? Pourquoi certains passent leur vie de chercheur à bricoler, à hybrider des théories que d'autres considèrent comme incompatibles⁸ ?!

Par exemple, à titre personnel, le rapport ambivalent que j'entretiens aussi bien avec les théories structuralistes, individualistes que pragmatiques, s'enracine sans doute (enfin c'est comme cela que je le perçois aujourd'hui sans doute avec une bonne part de reconstruction biographique) dans une expérience du monde social :

(L'institution imaginaire de la société, Paris, Seuil 1975) et son idée d'un magma de significations à la fois instituées et institutantes du monde (dans lequel nous vivons au quotidien), des pensées et des actions qui nous y déployons ; de M. Merleau-Ponty et sa proposition d'étudier l'institution comme un événement qui fait suite (Merleau-Ponty, L'institution, Paris, Belin, 2003), soit l'institution comme enchaînement permanent d'événements qui font suite ; et enfin les travaux de Guattari (Qu'est-ce que l'écosophie? Editions Lignes, 2013) dont je tire (librement) l'idée d'individus (et de collectifs) comme « machine institutionnelle » (comme combinaison, connexion, intersection d'institutions). Il faudrait d'ailleurs étudier comment ces lectures au fil du temps, en tant qu'expérience totale (cf. la dimension cognitive mais aussi émotive : l'enthousiasme, l'excitation, le sentiment qu'un mystère s'éclaircit), interfèrent avec des questionnements théoriques qui sont à la fois explicitement posés et en partie résolus par ces lectures clés, cela passant par une torsion (trahison ?!) systématique de l'œuvre considérée.

⁸ Je pense que la compréhension de cet aspect de l'expérience du chercheur en terme de « rapport aux valeurs » au sens de Weber ou de Bourdieu (*i.e.* chez ce dernier un rapport favorable ou défavorable du chercheur à des idéologies sociales qui influe sur son positionnement et ses stratégies (coups) dans le champ scientifique en terme de préférence théorique) mais aussi au sens de H. Putnam (Le réalisme à visage humain, Paris, Gallimard, 2011) – soit l'idée que nos constructions et nos choix théoriques reposent sur des valeurs de « cohérence », de « simplicité » ou d' « efficacité » et non pas sur un rapport à des faits bruts objectifs - n'est pas satisfaisante. En effet, c'est une manière d'éclairer les choix théoriques du chercheur, en distinguant artificiellement, par une posture de surplomb, des valeurs en soi / collectives et un individu qui en serait le réceptacle. Cette approche occulte ou minore l'expérience commune selon laquelle le rapport d'un individu à une théorie constituée ou à un projet théorique est de l'ordre d'un « rapport incarné au monde de la vie » plutôt que d'un fondement cognitif ou axiologique. Les descriptions de l'activité théorique du chercheur en terme de cohérence cognitive ou de rapports aux valeurs peuvent être vues alors comme des artefacts sémantiques permettant de rendre socialement acceptable dans le monde scientifique ce qui est de l'ordre d'un rapport au monde anté-prédicatif. Plus, ces descriptions de l'activité scientifique permettent une montée en abstraction, en formalisation qui va instituer le modèle de « l'enquête sur le monde » en sociologie : en transformant des expériences sensibles (de terrain) en un certain rapport aux valeurs que l'on peut mettre à distance et objectiver, on rend acceptable et même logique la démarche qui consiste à instituer les humains en tant qu'objets d'étude (puisque l'objectivation de nos valeurs nous délivre de notre statut de co-participant, de co-membre du cours du monde). A l'inverse, si on prend nos expériences de terrain dans leur factualité sensible, alors le chercheur doit repenser son statut : il est, au fil de sa recherche, constitué d'expériences mondaines similaires, commensurables, aux qualités sensibles semblables à celles des individus avec qui il entre en relation dans le cadre de son investigation... il ne peut dès lors plus les considérer, dans une perspective asymétrique comme des « enquêtés » et se considérer comme un « enquêteur » !

- à la fois marquée par l'évidence (ante-prédicative, ante-sociologique) du fait que le monde social m'englobe - c'est à dire que j'y suis empêtré mais en même temps qu'il m'accueille - d'où 1° un ethos privilégiant le « se laisser porter par les événements », plus que la « maîtrise des événements » et 2° une réticence (affective) face à des présupposés tant déterministes (sémantique de la contrainte s'exerçant de l'extérieur sur l'individu), qu'individualistes (sémantique de l'intentionnalité comme initiative d'un Sujet transformant le monde) ou pragmatiques (sémantique de l'action (réciproque) faisant advenir le monde) ;

- et à la fois marquée par une sorte d'inquiétude générée par cette impuissance cognitive et pratique de l'individu face à un monde qui l'englobe toujours et donc une attirance, une prédilection pour des tentatives intellectuelles visant à circonvenir cette impuissance : comprendre, c'est alors non pas maîtriser le monde par la pensée, mais tenter de se joindre à lui, c'est entrer en conversation avec lui (et avec soi-même puisqu'on est toujours dans le monde) et écouter ce qu'il a à dire, comme le rappelle Tim Ingold.

On peut alors penser que ce type d'expérience mondaine à forte teneur affective (détachement / inquiétude) nourrit, chez moi, des tentatives de théorisations cherchant à combiner modélisation (forcément en surplomb) d'un monde social (réduit à un état) et attention au monde social en train de se faire, ou encore échapper à une approche de l'homme comme individualité-intentionnalité-corporéité, sans pour autant placer complètement ailleurs la source – le fondement des expressions (subjectives, pratiques) dans et par lesquelles il advient en permanence (pour lui-même et pour autrui (dont le sociologue)).

Animé par de tels affects, mon projet théorique s'inscrit alors dans une aspiration à, non pas dépasser ce qui est souvent considéré comme des supposées oppositions (ce qu'à tenter Bourdieu, il veut dépasser en les intégrant l'une à l'autre les postures objectiviste et subjectiviste), mais plutôt à contourner l'opposition en essayant (avec des ressources existantes) de bricoler un réseau conceptuel qui échappe (et non qui dépasse) aux couples action / structure ; cause / raison. D'où le cheminement (qui ne s'est pas du tout imposé clairement ni d'un coup, mais en suivant et en interprétant des expériences de recherche dans l'incertitude et en rebroussant souvent chemin pour explorer d'autres passages!) qui m'a conduit à avoir recours à un autre concept fondateur et pluriel de la discipline : celui d'institution.

Ainsi la dimension affective d'expériences de lecture pensées à priori comme purement conceptuelles (quoi de plus abstrait apparemment que la lecture de Bourdieu ou Garfinkel !) peut faire suite sous forme d'expériences de recherche hybrides elles aussi : à la fois conceptuelles (production d'énoncés théoriques) et à la fois affectives (avoir le sentiment, la satisfaction vécue (souvent bien éphémère) par la production d'un énoncé théorique de se rapprocher du monde social)

Contre la figure de l'enquêteur modeste : la théorisation comme expérience de pensée avec et non sur le monde

A un second niveau il faut bien sûr s'intéresser aux expériences pratiques du terrain en tant qu'elles affectent le processus de théorisation. L'idée développée ici est que certaines de ces expériences ont des qualités émotionnelles et affectives diffuses telles qu'elles vont avoir pour suite (émergente, incertaine, réversible...) le déploiement par le chercheur de prédicats théoriques « propres ». Prenons plusieurs étapes concrètes de mon propre parcours de recherche, pour illustrer ce lien entre expériences ordinaires du terrain et mouvement de théorisation. Cela nécessite d'entrer un peu plus dans mes objets de recherche, en l'occurrence l'analyse des rapports, des relations entre des (professionnels de) structures d'action publique (administration d'État, collectivités locales, organismes para-publics...) et des populations

cibles / prises en charge par les professionnels / les dispositifs de ces structures, ainsi que les expériences subjectives et pratiques qui en découlent pour les uns et les autres. J'ai ainsi travaillé sur divers domaines d'action publique : la scolarisation, la prise en charge des personnes âgées dépendantes, le développement local (en particulier en territoire de montagne), la promotion de l'écocitoyenneté.

Premièrement, de manière générale, la plupart de mes expériences de terrain se sont faites sous le signe de l'enquête classique, dans lesquelles j'adoptais spontanément (par formation sociologique) une posture consistant à « enquêter sur » des individus ou des organisations, *i.e.* à adopter un regard détaché sur le monde social⁹, en faisant pour cela abstraction de mon encastrement sensible (et forcément affectif) dans le monde social qui me relie à mes objets (au fil de mes recherches, mon père était occupait une responsabilité administrative au sein de l'Éducation Nationale, ma grand-mère était en fin de vie dans une maison de retraite, j'avais une attirance pour les espaces montagnards (à travers des pratiques sportives), j'étais pris dans des liens de sociabilité avec des individus « hyper-écologistes »). Ce détachement propre au « paradigme de l'enquête sur le monde » conduit à ne pas travailler avec les enquêtés (en particulier concernant l'initiative de l'enquête, ses motivations, son format, ses attendus... c'est un peu moins vrai pour la formulation des hypothèses). Mais cette approche distanciée a toujours été associée en moi à des sentiments de malaise, de honte, de réticence : le sentiment très profond de prendre quelque chose aux gens sans contre-partie véritable, allant jusqu'à occasionner des réticences à aller sur le terrain (je me demande toujours « mais au nom de quoi je vais aller les déranger, alors qu'ils ne m'ont rien demandé et qu'ils n'obtiendront pas grand chose de moi hormis une oreille attentive et parfois un compte rendu d'enquête ? »). Quelles suites ces sentiments négatifs sur moi-même et sur le regard sociologique classique ont-ils eu sur mes tentatives de théorisation ? Sans doute, combiné à mon souci de construire des descriptions du monde inhabituelles (voir le monde autrement), cela m'a conduit à avoir le souci de grilles conceptuelles générant des descriptions dans lesquelles (au moins, a minima, faute de mieux!) les acteurs puissent se retrouver (une fois neutralisé le jargon théorique!) : ne pas les considérer comme des « idiots culturels » et pas non plus comme des êtres isolés, ayant un penchant pour la solitude, mais bien comme des êtres reliés et en partie constitués par ces relations instituées, même s'ils sont en permanence dans des processus d'inclusion et de découplage à l'égard de ces dernières !

Deuxièmement, chacun de mes 4 grands terrains d'enquête a été fondé sur des rapports humains, interpersonnels qui ont induit des sentiments spécifiques à l'égard tant des acteurs publics que des acteurs ordinaires étudiés. J'aimerais montrer comment ces sentiments, ces séries d'expériences affectives ont nourri (par leur force (leur pouvoir instituant) propre) mes expériences de théorisation.

Tout d'abord, mon terrain de thèse était une administration scolaire déconcentrée et son rôle dans la lutte contre la ségrégation sociale dans les établissements scolaires. Ou plutôt l'absence de rôle de cette administration dans cette lutte en faveur de la mixité sociale à l'école ! Une telle délimitation de mon objet m'a d'emblée confronté à un rapport fortement affectif et évaluatif au terrain : la focalisation sur le décalage entre ce que l'administration est censée faire / prétend faire¹⁰ et comment cela se traduit au niveau des populations cibles. D'où des questionnements normatifs car directement indexés sur ce que, selon moi, de manière ante-prédicative (il faudrait examiner l'institution biographique de ce présupposé chez moi) un État devrait être / faire, du type : pourquoi les acteurs publics ne font pas ce qu'ils disent ? Et

9 Ce qui signifie que j'observe le monde social comme si je n'en faisais pas partie, comme si je ne l'habitais pas et qu'il ne m'habitait pas.

10 Ce qui est caractéristique d'un regard détaché sur le monde social (observateur et non participant).

des questionnements à forte charge affective (indignation, sentiment d'injustice), auxquels est indexée une théorisation intentionnaliste (intempérance des acteurs : ils savent qu'ils doivent faire cela mais ils ne le font pas¹¹....) et / ou causaliste (l'absence de lutte contre la ségrégation comme effet pervers¹²...).

Cette posture en surplomb s'est fissurée au fil de l'immersion sur le terrain (une administration scolaire) : fréquenter au quotidien les acteurs administratifs m'a permis en effet de constater que, eux-mêmes :

- à la fois mobilisent (dans leurs descriptions de leurs pratiques, de leur administration et de son environnement) cette sémantique du décalage (entre ce qu'ils sont censés faire et ce qu'ils font), mais aussi sa figure complémentaire, celle de l'adéquation (ou de l'efficacité...);
- et à la fois dans le flux de leurs activités pratiques quotidiennes ne mobilisent pas ce cadrage : ils configurent l'action qui convient au gré des occurrences plus ou moins problématiques, auxquelles ils doivent faire face, sans se poser cette question (qui suppose un détachement ou au moins une distance) du décalage entre des principes généraux (p.e. la valeur de mixité ou la nature de l'État) et des événements ordinaires (attentes d'usagers, problèmes à régler, un établissement à maintenir à flot en terme d'effectifs, etc...).

Ces deux formes d'expériences génèrent peu à peu chez le chercheur que je suis un double rapprochement avec les acteurs administratifs enquêtés, du point de vue des descriptions sous lesquelles je les identifie :

1° tout d'abord, je me dis : « après tout, ces acteurs administratifs ne pensent pas de façon radicalement différente de moi, c'est juste une question de circonstances pratiques (qui sont propices, exigent ou non d'avoir recours à la sémantique du décalage) et de degré : ils sont un peu plus prompts à l'auto-célébration, et moi à la critique de l'administration scolaire (mais pas de moi-même !) ; il faut donc que je comprenne et leur tendance et la mienne ». Cela revient à modifier le statut de l'approche / du raisonnement en terme de décalage !

2° ce qu'ils font au quotidien (y compris ne pas lutter contre la ségrégation scolaire) est peu à peu vécu par le sociologue comme les apparences normales, au sens où ces acteurs administratifs font face à certaines occurrences environnementales et en ignorent d'autres en s'appuyant sur... ce dont ils disposent (en terme de ressources d'action).

Et en même temps, l'immersion sur le terrain non seulement ne fait pas disparaître la distance vécue à l'égard des acteurs observés, mais la confirme en la reformulant : au fur et à mesure que le quotidien de cette administration et de ses acteurs me devient familier, je me rends compte que ces derniers agissent avec un background qu'on ne peut pas complètement expliciter encore moins objectiver mais qui est singulier : sans lui on n'agit pas comme eux *in situ*, j'en suis l'indice, le symptôme vivant !

C'est cette tension entre distance (se distinguer de) et proximité (se reconnaître dans) affective, pratique avec les acteurs administratifs du terrain qui a pour suite une *insatisfaction vécue* à l'égard des réseaux conceptuels dont résultent les descriptions sociologiques classiques des administrations publiques¹³ :

11 Cf. mon texte « La mixité sociale à l'école. Pourquoi l'institution scolaire ne fait-elle pas ce qu'elle dit ? », dans Collet B. et Philippe C. Mixités, Paris, L'Harmattan, 2008.

12 Cf. Laforge, « Ce que la ségrégation scolaire doit à l'administration de l'Education Nationale », Revue Française de Pédagogie, n°148, 2004

13 Insatisfaction à l'égard du structuralisme, de l'individualisme méthodologique et du pragmatisme que je ne dépasse pas dans ma thèse, ni dans l'ouvrage que j'en ai tiré (La ségrégation scolaire : l'Etat face à ses contradictions, Paris, L'Harmattan, 2005) ; je me contente de juxtaposer ces différentes approches comme autant de voies pour interpréter ce que j'observe. La production d'assertions théoriques propres ne viendra que plus tard (2006 avec l'article « Des institutions compréhensives ? Par delà intérêt général et domination », dans J.-P. Payet et al. La voix des acteurs faibles, PUR, 2008), avec du recul mais aussi le souvenir aigu de ce décalage vécu entre expériences de terrain et cadres théoriques mobilisés. Le fait qu'à la suite de ma thèse, j'ai été amené à

- aussi bien en terme de domination, du type « l'agent administratif est un simple support d'un institué fixe (« Le mort saisit le vif » pour reprendre l'expression de Bourdieu) structurant l'environnement », puisque les enquêtés manifestent, dans certaines circonstances pratiques, leur tendance à penser en terme de décalage entre des valeurs instituées et des pratiques effectives et donc en terme de dilemmes moraux ;
- qu'en terme d'effets pervers du type « les individus ont de bonnes raisons d'agir mais sont en partie empêchés / aveuglés par des logiques de situations » ... puisque l'ethnographie permet de mettre l'accent sur le fait que ces acteurs administratifs sont avant tout pris dans des mouvements d'auto-organisation in situ pour faire face aux occurrences environnementales qui les affectent dans leur quotidien de travail ;

Ainsi, mes expériences de terrain auprès des acteurs publics ont été marquées par des émotions contrastées, ambivalentes en situation de co-présence et d'interaction : à la fois sur le mode de l'indignation (ou de l'admiration) lorsque je réfèrai certains de leurs actes à des principes / valeurs soit affichés comme essentiels par l'institution scolaire elle-même, soit pour moi consubstantiels à l'action publique comme recherche du bien commun ; à la fois sur le mode de la sympathie lorsque j'observai ces acteurs administratifs se débrouiller, bricoler, in situ une action qui convient face à des occurrences problématiques ou encore faire état de leurs dilemmes moraux.

Quelles suites ont eues ces émotions dans le processus de ma recherche? Je crois que contrairement à ce qui est préconisé dans les manuels (!) je n'ai pas vraiment cherché à objectiver ces émotions (ou alors je l'ai fait mais ça n'a pas débouché sur grand chose). Je crois que ce que j'ai fait (au fil du temps) c'est d'essayer de rendre compte de cette ambivalence aussi bien des pratiques des acteurs publics que des émotions qui m'affectaient : ainsi, comment la réalité de l'action publique pouvait être A et non A (morale et immorale ; routinière et traversée de dilemmes...) ? Le point important c'est que les théories classiques ne me permettaient pas de rendre compte de cette ambivalence dans ses différentes dimensions (mais que j'appréhendais émotionnellement). Par exemple :

- le structuralisme ne permet pas avec la figure de l'agent d'État dominant (et dominé par sa propre domination) de rendre compte de l'ambivalence morale des acteurs publics (tantôt indifférent aux différences, tantôt dans une posture de reconnaissance à l'égard de certains « usagers »), sur laquelle mes émotions attiraient mon attention ; l'approche structuraliste rendait aussi mal compte de l'auto-organisation in situ des actions publiques (aspect auquel j'étais attaché par un sentiment de sympathie)
- le pragmatisme éclairait l'intelligence pratique des acteurs mais restait muet sur les fondements « moraux » (terme que j'utilisais faute de mieux) de leurs pratiques : avec l'approche pragmatique, tout semblait s'auto-organiser sur la base des seules compétences de membres, mais cela ne collait pas avec la charge morale associée à mes émotions !
- l'individualisme méthodologique ne me semblait pas non plus un modèle réaliste pour bon nombre de situations observées et m'ayant affecté : je ne voyais que trop les limites de l'approche en terme de plan d'action pour rendre compte de l'action in situ, ainsi que du modèle de l'intempérance pour comprendre l'action mauvaise, ou encore l'approche en terme

m'intéresser à des organismes publics (syndicat intercommunal de développement local, Centre Communal d'Action Sociale) dont le pouvoir d'instituer les mondes, les collectifs et les individus sociaux était d'une portée incomparablement plus faible (pour le dire rapidement) que celui du système éducatif, tout en prenant des formes assez similaires, m'a sans doute aidé à sortir d'une approche en terme de décalage entre intentions et portées des interventions publiques. Pour cela, j'ai commencé par bricoler une conceptualisation attentive au fait que tout organisme public s'institue en permanence, non pas en posant des finalités et en s'employant (et en parvenant plus ou moins) à les traduire en actions, mais par des mouvements d'auto-organisation d'un flux d'occurrences tant internes qu'externes plus ou moins problématiques (cf. 2009 « La vie des institutions publiques », document hal-shs) .

de « bonnes raisons -effets pervers » (ce n'est pas ce qu'il voulait faire !) qui privilégiait un regard en surplomb - en terme de décalage - qui ne me semblait pas rendre justice aux acteurs qui se débrouillaient au quotidien (sentiment de sympathie)

Mais alors, comment (se) sortir de ces descriptions classiques ? Des séries d'expériences en co-présence avec les enquêtés m'ont conduit à théoriser leurs perceptions, évaluations et actions in situ comme résultant (de manière contingente) de l'interférence entre un institué ouvert (comme champ d'expériences et un horizon d'attente « déjà-là », comme un espace des possibles pour une action qui convient) et un environnement constitué d'occurrences problématiques, sur lesquelles les professionnels de l'action publique cherchent à avoir prise (au regard des qualités diffuses tant des occurrences que de l'institué ouvert), dans et par des pratiques qui sont alors vues comme autant d'actes instituant (au sens où ils déploient cet institué ouvert sur l'environnement social qui s'y ajuste ou y résiste)¹⁴. Dès lors, ce qu'une posture sociologique en surplomb décrit comme un décalage (potentiellement dysfonctionnel) entre l'administration d'État et son environnement social est alors perçu comme une des figures « naturelles » parmi d'autres (comme l'ajustement, l'affordance) du mouvement permanent qui affecte (associe et dés-associe en permanence) l'administration (et ses acteurs) et son environnement.

Ces tentatives de bricolage théorique m'ont donc conduit à envisager les acteurs publics comme corps et subjectivités :

- 1° instanciés (et non déterminés) en permanence par un magma de significations instituées / instituanes (= institué ouvert) au fil de l'affectation (mouvements d'instanciation / virtualisation) de ces significations par des occurrences environnementales (plus ou moins problématiques)

2° déployant un pouvoir instituant vers les mondes sociaux, mais un pouvoir instituant ouvert, incertain, dépendant des qualités diffuses de ces mondes sociaux avec lesquelles il allait interférer.

Il s'agissait selon moi d'un modèle qui permettait a) de comprendre la pluralité / les régularités des formes sensibles de l'action publique (qui tantôt m'indignaient, tantôt me séduisaient ou encore suscitaient mon admiration) ; b) de rendre compte (partiellement) de l'effectivité comme de la contingence de la portée des actions publiques sur leur environnement social (les populations, les destinataires). Et il faut souligner, encore une fois, que c'est bien un sentiment de sympathie qui m'a peu à peu conduit (avec beaucoup d'incertitudes, sans automaticité) à décrire le travail administratif non pas en terme de décalage (par exemple entre valeurs et faits), mais en partant de sa configuration in situ : i.e. comme « avoir prise sur ce qui advient (= maîtriser ce qui devient)», soit un processus instituant émergent, incertain, en devenir. Dans cette perspective, on sort du causalisme, des effets de structures mais sans renoncer à l'idée que du social, des êtres et des rapports entre les êtres se font et se défont en étant encastés dans des séries d'événements qui forment un / des institué(s) ouvert(s)). Et, en même temps, il me semble que c'est bien la distance affective aux acteurs enquêtés, un sentiment d'étrangeté vis à vis d'eux, qui m'a conduit à renoncer à une approche individualiste (qu'elle soit intentionnaliste ou pragmatique), en fondant le sentiment que l'individu en propre n'est pas la source/l'auteur de l'acte instituant, c'est un institué ouvert (plusieurs « institutions du sens » en tension), qui permettait aux acteurs administratifs de déployer leur engagement professionnel... mais que je partageais pas (du moins pas en première personne) !

14 Cf. la distinction que je propose entre travail sur / avec / pour / sans autrui dans Laforgue, Pour une sociologie des institutions publiques, Socio-logos, 2009.

Le second moment-clé de mon parcours de recherche, au cours duquel des expériences pratiques (à forte tonalité affective) ont eu, là encore, pour suite des prédicats théoriques, c'est la réalisation d'enquêtes plus directement centrées sur ceux qu'on désigne couramment comme les usagers, les bénéficiaires, les publics-cibles d'une action publique, en l'occurrence des politiques de prise en charge de la vieillesse dépendante et des politiques de sensibilisation des citoyens ordinaires à l'écocitoyenneté (comment consommer moins d'électricité, d'eau, d'énergie fossile...)

Armé d'une vision des organismes publics, à la fois comme sous-tendus par un institué ouvert (*i.e.* des significations instituées en tension ouvrant sur un champ des possibles instituants) et à la fois comme s'accomplissant en permanence dans et par des processus instituants (incertains / contingents) d'autres mondes sociaux (*i.e.* leur environnement) toujours potentiellement problématiques, je m'attaquai alors à la question des acteurs ordinaires, peuplant précisément ces dits mondes sociaux et censés être affectés par ces actes instituants des organismes publics.

Là encore, l'enchâssement des expériences de terrain (dans et par des observations, des entretiens) m'a affecté de telle façon que ces expériences ont eu pour suite des prédicats théoriques. Dire cela signifie que je considère l'écriture et la ré-écriture d'assertions théoriques dans leur événementialité : il n'y a pas de savoir théorique constitué, il n'y a que des accomplissements pratiques (énoncés, textes sous différentes versions), qui peuvent être identifiés comme des prédicats théoriques.

Quelles sont ces expériences subjectives et pratiques qui ont eu pour suite des productions théoriques ? Tout d'abord, des expériences de terrain marquées par un sentiment de désorientation, de confusion... devant des postures d'usagers inattendues. En effet, à côté de cas pouvant être décrits dans le langage classique de la domination, de la reconnaissance et de la résistance des usagers par / à l'égard des organismes publics, j'ai eu à faire à des cas qu'on pouvait décrire comme animés par une logique de prédation à l'égard des structures publiques (les vieilles personnes pénibles, irrespectueuses, tyranniques...). Par ailleurs, à côté des citoyens « concernés » (loyaux ou critiques à l'égard de l'aide qu'ils recevaient), j'ai fait l'expérience pratique d'individus indifférents à l'aide qui leur était prodiguée, d'individus qui sont « ailleurs » (très loin, pratiquement et / ou subjectivement de leur statut assigné de public-cible d'une intervention publique), *i.e.* qui ne se soucient pas de l'intervention publique (cf. les indifférents aux messages éco-citoyens)... même lorsque cette dernière semble au plus près de leur quotidien (cas de l'aide à domicile pour les personnes âgées), ou encore d'individus ambivalents du point de vue des attendus des pouvoirs publics (cf. ceux qui sont pour l'écocitoyenneté mais qui ne la mettent pas en œuvre, ceux qui investissent certains comportements éco-citoyens et pas d'autres...).

Or, l'identification de ces acteurs ordinaires sous de telles descriptions (loyaux, critiques, prédateurs, indifférents) procédait avant tout d'expériences de terrain fortement émotives : soit de l'indignation face à l'individu assujéti mais aussi prédateur (cf. aide à domicile) ; soit de la surprise devant des individus indifférents, "ailleurs" ou contradictoires (éco-citoyenneté) ; soit encore d'un sentiment de réjouissance devant des acteurs faibles qui prennent la parole face aux organismes publics. Là encore ces expériences fondamentalement affectives appelaient ensuite à être connectées avec des théories instituées, afin de les éclairer sociologiquement... mais qui là encore ne correspondaient pas à mes attentes ; aucune n'embrassait l'ensemble de mes expériences affectivement contrastées. Il me fallait me résoudre à les juxtaposer, ce qui là encore ne me convenait pas : le structuralisme pour comprendre l'acteur ordinaire loyal (car dominé) ; le pragmatisme pour comprendre l'acteur ordinaire prédateur, ou exprimant une critique ; l'individualisme méthodologique pour comprendre le Sujet faisant défection par

auto-législation. Bref j'avais le sentiment là encore d'un éclatement et des limites des grilles théoriques classiques...

Ces enquêtes du côté des usagers ont aussi été une expérience sous le signe de l'insatisfaction, car je ressentais que dans cette approche en terme de postures d'usagers qu'ils soient dominés, résistants, stratèges, sujets, etc. (cf. par exemple la célèbre grille d'Hirschman, Défection et prise de parole, Fayard, 1995), le sociologue continue à voir le monde social du point de vue des acteurs publics. En effet, on décrit les citoyens ordinaires comme loyaux / résistants / apathiques vis-à-vis de l'action publique, *i.e.* selon un critère qui est avant tout pertinent pour les acteurs publics et pas pour les citoyens ordinaires. Ou encore, il s'agit d'un point de vue où les individus sont catégorisés en fonction de leur capacité à être institués, unilatéralement, par l'action publique : dans cette approche quelque peu mécaniste, l'action publique est vue comme une cause et les usagers comme des conséquences (ils adoptent en réaction à l'action publique telle ou telle posture d'usagers). Or, ce que me faisaient expérimenter ces enquêtes, c'est que le champ de pertinence des citoyens ordinaires est, sauf exception, sur les terrains rencontrés (on n'est pas dans des institutions totales) rarement centré sur l'intervention publique : les usagers sont au cœur des préoccupations des organismes publics (en tant qu'objet d'intervention), mais l'inverse n'est souvent pas vrai ! L'expérience sensible du terrain générait donc en moi le sentiment que : 1) ces acteurs ordinaires ne sont pas que ça / d'abord ça, *i.e.* ne sont pas qu'une posture face à une action publique (ce qui est le présupposé de la sociologie de l'action publique d'inspiration structuraliste ou individualiste ; 2° Ces postures d'usagers sont l'expression d'autre chose que des jeux, des modes d'associations entre acteurs (pragmatisme) : elles sont une des traces (parmi bien d'autres) de la confrontation entre, d'une part, un champ d'expérience et un horizon d'attente propre et, d'autre part, les significations instituées de l'organisme public qui les prend en charge.

Ce sont ces expériences pratiques et sensibles qui ont eu pour suite, chez moi, un mouvement de pensée s'éloignant de la production d'assertions fondées sur la dichotomie domination / reconnaissance publique (ou étatique) des soi-disant « usagers » et plus fondamentalement sur une approche individualiste et causaliste, au sens où la sémantique de la domination comme celle de la reconnaissance met au centre des descriptions des individus (qu'ils soient agents, sujets, acteurs...) agissant les uns sur les autres. Dès lors, les rapports entre organismes publics et population ce ne sont pas les inter-rétroactions entre un institué ouvert (au cœur de l'intervention publique) et des individus isolés (les usagers), mais des interférences entre une pluralité d'institués ouverts. L'acteur ordinaire (ses pensées, ses actes, ses émotions qu'elles soient pertinentes ou pas pour les professionnels de l'intervention publique) est alors décrit comme émergent en permanence de l'interférence entre des significations instituées / instituanes constitutives de différents mondes sociaux : en particulier (mais pas seulement) le monde privé (significations individualistes en tension avec significations holistes), le monde économique (significations émancipatrices (propriété de soi) en tension avec des significations réificatrices (propriété d'autrui)) et le monde politique (significations idéalistes en tension avec des significations analogiques, pour reprendre les termes de Descola dans *Par delà Nature et Culture*, Gallimard, 2005).

Ce sont donc bien des sentiments inhérents aux situations d'enquête qui m'ont conduit (pour résorber l'insatisfaction vécue) à symétriser mon analyse : 1° l'acteur ordinaire aussi est instancié par des significations instituées et constitutives propres (SCHEMA 1) ; 2° ces significations sont affectées par des événements (actes instituanes) en provenance des organismes publics ; 3° des interférences entre ces différentes significations émergent, en tant qu'événements, des actes instituanes de l'acteur ordinaire qui vont affecter les organismes publics et leurs acteurs.

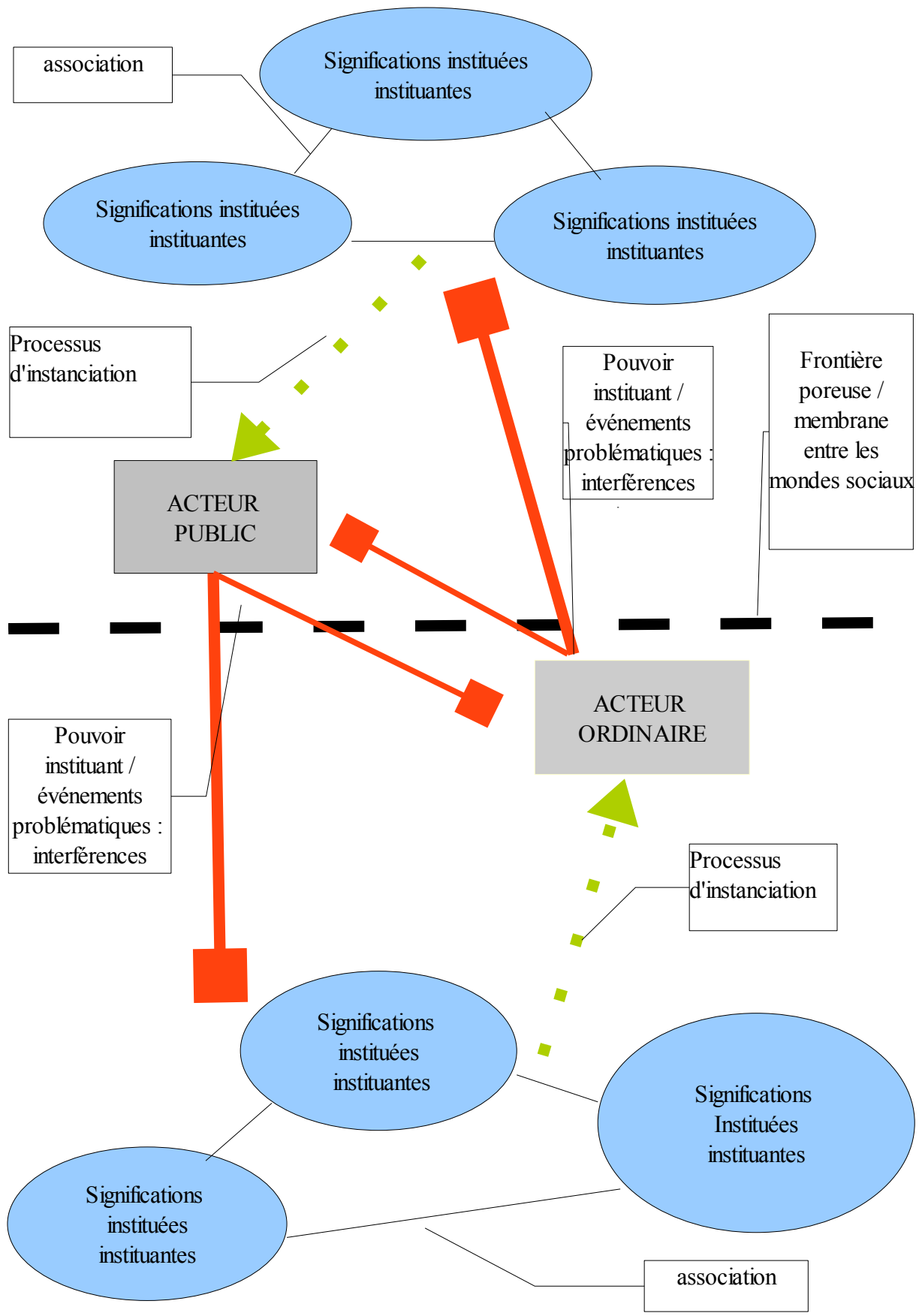


Schéma 1 : Une lecture institutionnaliste des rapports entre acteurs publics et ordinaires

L'individu – acteur public ou ordinaire – est alors envisagé comme une machine institutionnelle, c'est à dire à la fois encadré dans (car accueillant) et instancié par une pluralité de significations instituées / instituanes (privées, politiques, économiques, etc) ; et à la fois déployant un pouvoir (auto-)instituant propre (i.e. susceptible d'affecter d'autres machines institutionnelles comme de s'auto-organiser) dans et par des signes et des prises.

Pour ne substantialiser ni les individus (ou les collectifs), ni les significations instituées / instituanes (ou institué ouvert), il faut étudier ces processus dans leur événementialité. Ainsi, chaque machine est en permanence affectée par des événements internes (flux de pensées, d'émotions, de jugements, d'actions) et externes (occurrences mondaines environnementales), comme autant d'expressions de la rencontre entre les pouvoirs instituanes de différentes significations instituées / instituanes. Ces événements font suite en mettant en mouvement la machine institutionnelle : celle-ci déploie son pouvoir instituant dans un certain sens par instantiation / virtualisation de son magma de significations suite à ses interférences auto-organisatrices avec les événements mondains ou privés.

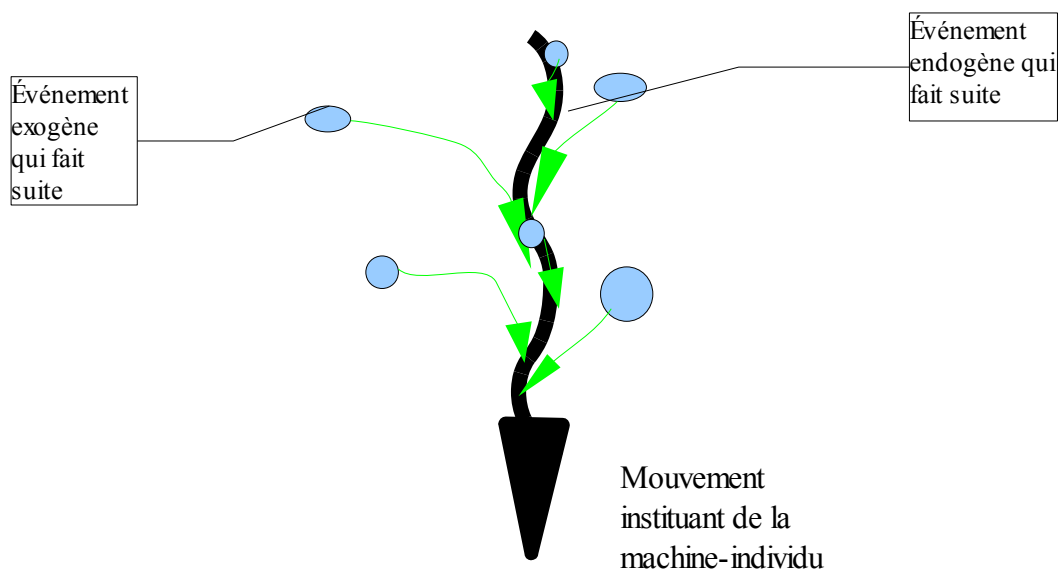


Schéma 2 : L'individu comme machine institutionnelle affectée et faisant suite par des événements (inspiré de Deleuze et Guattari, Mille Plateaux, Minuit, 1980)

C'est là ce que j'appelle une sociologie institutionnaliste. Dès lors les expressions subjectives et pratiques (et leur mouvement) des individus (en tant que pris comme cible par les interventions publiques) peuvent être analysées comme résultant de la rencontre et de la co-évolution de différents pouvoirs instituanes. Pensées, jugements et actions des individus peuvent faire suite à l'englobement – colonisation par le pouvoir instituant de l'institution du monde politique des autres institutions constitutives de l'individu et des mondes sociaux qui l'habitent. Mais ils peuvent aussi émerger de rapports de complémentarité, de conflit (équilibre des forces instituanes) ou d'incommensurabilité (l'institution du monde politique n'a pas de prise sur l'horizon d'attentes et / ou le champ pratique de l'individu censé être un usager potentiel) entre les différents pouvoirs instituanes de l'individu...

Ouverture. Le sociologue comme machine affectée par d'autres machines : contre les « méthodes d'enquête sur » et pour la « conversation avec » le monde

Il faut, pour finir, appliquer notre modèle théorique (institutionnaliste) à ce qu'on appelle classiquement le rapport du sociologue à son objet, au terrain, à sa posture de chercheur. Dans cette perspective, le chercheur en train de travailler dans et par des expériences subjectives et pratiques (lire, observer, écouter, sentir, écrire...) est considéré : a) comme une machine institutionnelle parmi d'autres, instituée par un institué ouvert constitutif du monde scientifique, mais aussi par d'autres institués ouverts (du fait de son encastrement idiosyncrasique dans différents mondes sociaux et de son expérience pratique de (certains de) ces mondes sociaux dans le cadre de sa recherche) ; b) comme, au cours de son enquête et de son travail d'analyse / de théorisation, affecté (et affectant) dans et par des événements (prises / signes) les machines institutionnelles qu'il pose comme objet d'étude.

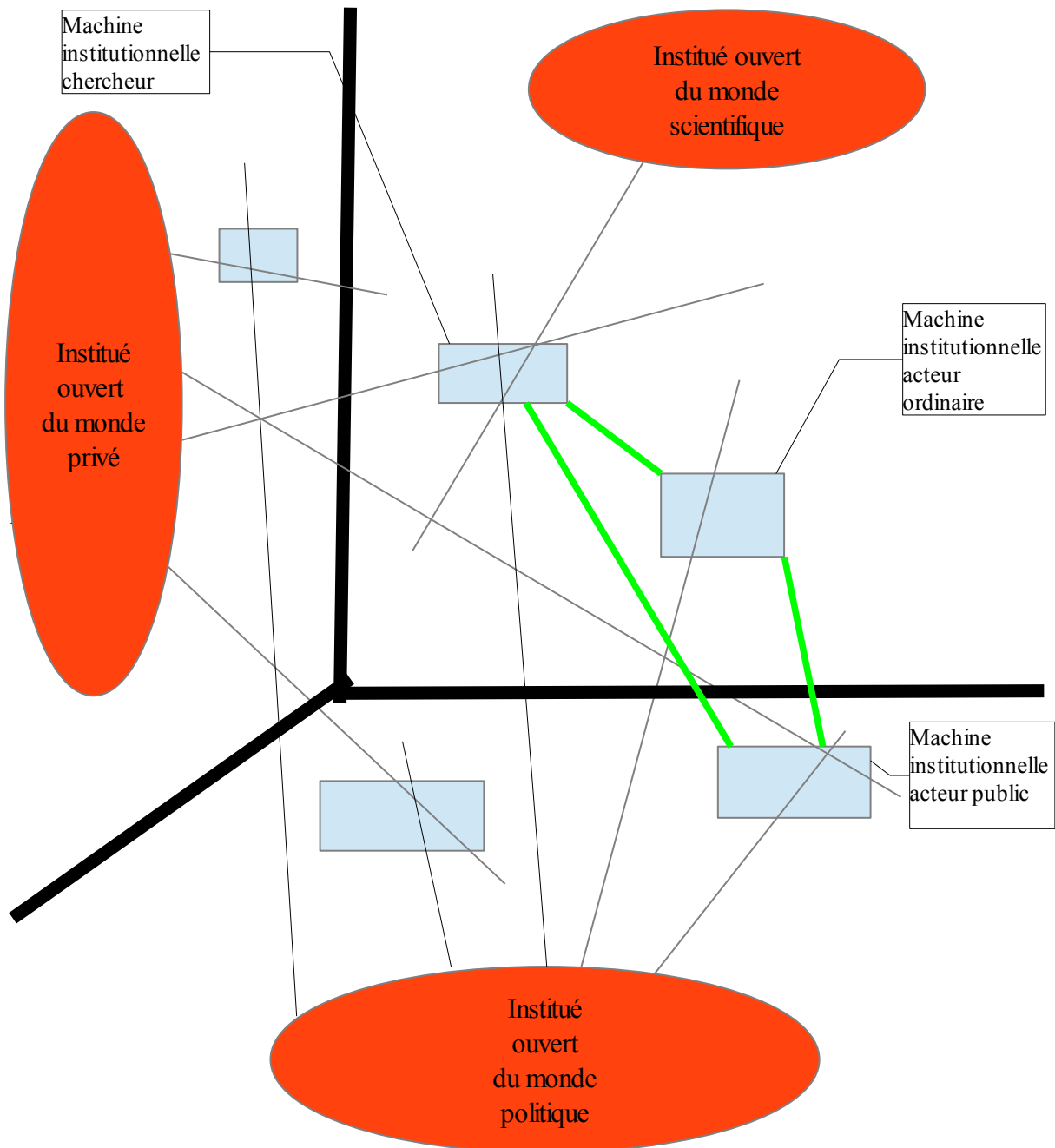
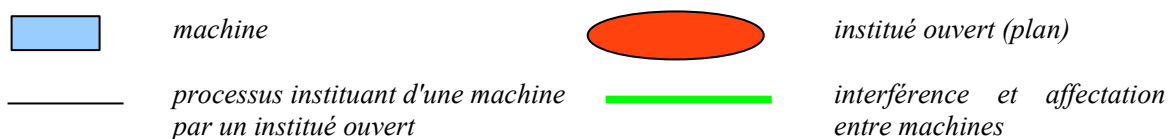


Schéma 3 : Espace et dynamiques d'interférence entre les machines institutionnelles « scientifique » et « êtres sociaux étudiés ».

Légende :



N.B : le schéma est statique, mais il faut imaginer que toute interférence entre machines (événements) affecte leurs rapports et les met en mouvement par co-évolution de l'instanciation des significations instituées / instituanes (institué ouvert) qui les constituent. Autrement dit, les machines sont en mouvement permanent dans l'espace machinique représenté

Le chercheur (ici sociologue) est donc envisagé (et doit lui-même se considérer) comme une machine vivante instituée / instituanne. Cela signifie que ses sentiments, évaluations, pensées, prédicats, actions et interactions avec autrui, en tant que flux permanents, sont autant de séries d'événements (ce qui advient et ce qui devient pour parler comme Quéré) qui résultent de l'interférence entre différents institués ouverts : à la fois « en lui-même » et à la fois incarnés dans d'autres machines (en l'occurrence ici les individus, collectifs, objet enquêtés).

Dès lors, tout événement relatif à l'enquête de terrain doit être considéré à la fois comme manifestation (instituanne) de différentes machines et comme affectant (de par son pouvoir instituant) le chercheur en tant qu'il est traversé non seulement par l'institution du monde scientifique, mais aussi en tant qu'il est établi par d'autres institués ouverts comme ceux constitutifs des mondes privé, politique, économique, etc, dans lesquels l'individu-chercheur évolue au quotidien. Ce qu'il pense (événement-signe intra-machinique) et fait (événement-prise intra-machinique) d'événements de terrain résulte donc de l'interférence entre les qualités diffuses (signes/prises) de ces derniers et les modalités d'instanciation (qui lui sont propres) des institués ouverts qui le constituent¹⁵.

Ce qui émerge de ces interférences entre machines institutionnelles / institués ouverts / pouvoirs instituanes, c'est un flux permanent d'expériences (en tant que type d'événements qui font suite) constituant le processus de recherche. En examinant de façon réflexive le mouvement de ces expériences enchâssées, on peut retracer comment, par exemple, chez le chercheur, des expériences à tonalité dominante pratique (au sens d'un engagement en tant que membre / participant du monde social mais qui mêle percepts, affects, flux de représentations et schèmes moteurs pour faire face à des situations sociales (d'enquête) telles qu'elles adviennent en permanence) ont pour suite des expériences à dominante assertorique, prédicative (soit le même type de conglomérat de percepts, affects, etc. mais animé par une posture de description à distance, non-engagé à toutes fins pratiques et hic et nunc dans ce qu'on décrit). Il faut souligner que ce mouvement du premier type d'expérience vers le second est une compétence de n'importe quel membre du monde social, comme l'a montré l'ethnométhodologie. Ce qui fait la spécificité de cette figure de mouvement d'expérience chez le sociologue, c'est l'instanciation chez lui de l'institué ouvert du monde scientifique qui fait

¹⁵ C'est donc le fait que l'institué ouvert du monde privé (et/ou politique) constitutif du chercheur soit affecté par d'autres machines (constituant le terrain d'étude dans son événementialité) qui a pour suite l'affectation de l'institué ouvert du monde scientifique constitutif (lui aussi) du chercheur, tout autant que l'affectation directe de l'institué ouvert du monde scientifique du chercheur par les institués ouverts (relevant des mondes privé, économique, politique) des machines institutionnelles rencontrées lors d'investigations empiriques.

que des significations instituées singulières font être prégnantes dans la configuration de l'expérience pratique et de son mouvement vers des assertions théoriques¹⁶.

A partir du moment où on considère que le sociologue ne peut mener son activité qu'en tant que machine institutionnelle « comme les autres » (c'est à dire instanciant en permanence et de façon singulière des significations instituées relevant des mondes politique, privé, économique, etc. - comme toutes les autres!- et pas seulement du monde scientifique) affectée par d'autres machines dans et par des événements (inhérents à son terrain d'enquête, mais pas seulement), on en vient à mettre en cause la posture classique de l'enquête sociologique *sur* d'autres machines institutionnelles par mise à distance, rupture (objectivation - occultation) vis à vis de ce qu'expriment et instituent en permanence ces machines. En effet, cette posture qui consiste à « enquêter sur » et qui conduit à des assertions désincarnées (i.e. un point de vue qui envisage chaque être comme un objet, un état stable aux propriétés identifiables) et apparemment déconnectées des autres machines (si ce n'est par ce lien d'objectivation) tend à privilégier un mouvement d'« englobement hiérarchique » des machines étudiées par la machine institutionnelle « chercheur ». Par cette expression, j'entends le fait que l'activité scientifique est réduite (se réduit elle-même) à l'imposition des significations instituées du monde scientifique aux autres machines institutionnelles pourtant composées inévitablement de significations instituées /instituant plurielles. L'existence et la prégnance de celles-ci ne sont pas niées dans les assertions découlant d'une enquête sur le monde, mais elles ne sont saisies par la machine institutionnelle qu'est le scientifique-enquêteur classique qu'en leur imposant le pouvoir instituant de cette dernière ; d'où des descriptions et des actions institutionnelles de la part du chercheur à l'égard des machines institutionnelles étudiées qui prennent toujours, peu ou prou, la forme d'un dévoilement : « voilà la réalité qui est la votre » dit la machine « chercheur-enquêteur » aux machines institutionnelles étudiées.

Or cela pose un double problème : non seulement une telle description scientifique occulte la pluralité du mouvement instituant de chaque machine institutionnelle en l'alignant sur les seules significations scientifiques, mais l'activité scientifique s'illusionne sur elle-même en pensant qu'elle peut se déployer sur les seules significations instituées du monde scientifique. La machine institutionnelle, qu'est le chercheur, repose aussi sur d'autres types de significations qui lui permettent d'entrer en relation avec d'autres machines. D'ailleurs, les machines institutionnelles prises comme objet d'étude par le sociologue sont irréductibles au pouvoir instituant relevant de l'institué ouvert du monde scientifique : cela est particulièrement manifeste dans le fait que les acteurs enquêtés restent largement imperméables, indifférents à des assertions sociologiques lorsque ces dernières sont quasi-entièrement construites sur les seules significations instituées /instituant relevant du monde scientifique et qu'elles ne peuvent pas dès lors pas être des signes ou des prises possibles pour le pouvoir instituant propre de ces machines sociales (qui est une hybridation de significations relevant des mondes privé, politique, économique, mais aussi par exemple religieux, etc.) !

¹⁶Comment décrire cet institué ouvert scientifique ? Toujours en terme d'une tension essentielle entre des régions de significations instituées et instituantes : d'un côté des significations qui tendent à établir l'individu-chercheur comme un être en quête d'assertions vraies sur la réalité, qui n'auraient pas d'ancrages sociaux - en tout cas des significations qui alimentent un mouvement permanent de la pensée et de l'investigation de l'individu-chercheur pour se défaire, se distancer des ses attachements sociaux (porteurs de normes, formes, critères de pensée) ; de l'autre côté, des significations dont l'instanciation déploie un encastrement de l'individu-chercheur dans des jeux de langage (et des formes de vie) scientifiques (en tant qu'activité sociale et collective) qui sont à la fois des contraintes (pour une pensée libre dans sa supposée rencontre avec la réalité étudiée) et des ressources (en rendant disponible des cadres cognitifs, pratiques, pathiques habilitants que ce soit sous la forme de signes permettant de se repérer ou de supports d'action (méthodes, dispositifs...)). Cf Kuhn T., La structure des révolutions scientifiques, Flammarion, 1972 et La tension essentielle, Gallimard, 1990.

Comment alors instituer une pratique scientifique résultant et exprimant des rapports de complémentarité ou même de conflit entre machines institutionnelles scientifiques et machines institutionnelles étudiées, ce qui permettrait à la fois à l'activité scientifique de se reconnaître pour ce qu'elle est (plutôt que s'illusionner quant à la poursuite d'un idéal... mortifère!) et à la fois de densifier les interférences entre ces machines plutôt qu'une forme d'indifférence réponde à une autre forme d'indifférence !

Pour (re-)faire une sociologie en prise de façon renouvelée avec le monde, il faudrait alors rompre avec l'impératif de l' « enquête sur » pour instituer une conversation (Ingold, 2013) du sociologue avec d'autres machines institutionnelles. Mais selon quelles modalités ? Cela reste largement à inventer, aussi je ne ferai qu'évoquer quelques pistes sous forme interrogative.

Une condition de l'instauration de rapports plus symétriques entre machines institutionnelles scientifiques et machines institutionnelles étudiées, pourrait être de renoncer (ou de réduire l'usage ?), dans l'activité de recherche, à des méthodes spécialisées de production et de traitement de données, dans la mesure où de telles procédures sont instituant d'un rapport hiérarchique entre ces machines institutionnelles (en termes de sujet / objet de connaissance, de savoir / non-savoir ; de vérité / illusion....) C'est pourquoi dans une perspective de sociologie institutionnaliste, il pourrait ne pas y avoir de méthodes d'enquête spécifiques au sens où l'approche consistant à « faire du terrain » et à « analyser des données » selon des méthodes expertes (dont les enquêtés ne sont que les objets, les matériaux ignorants ou inertes) institue la rupture entre les machines institutionnelles concernées ou bien institue une colonisation de certaines machines institutionnelles par d'autres (à travers par exemple des techniques de formalisation). Malgré le côté déstabilisant et peut-être dévastateur de ce choix pour la discipline (du moins dans sa dimension d'expertise, en tant que profession pouvant revendiquer un monopole sur des techniques légitimes), un argument qui irait dans ce sens est de reconnaître que les expériences de terrain les plus riches, celles qui font suite de la manière la plus significative, sont (du moins dans le cas de la sociologie ethnographique que je pratique) souvent celles qui enfreignent ou prennent des libertés avec les règles formelles de l'enquête sociologique : n'est-ce pas dans les entretiens qui ressemblent justement le plus à une conversation, dans les observations qui se transforment en un mixte d'activités-ensemble et de discussions que l'on puise ses analyses les plus cruciales, ?! N'est-ce pas parfois face à des événements et des expériences ordinaires, i.e. déconnectés des moments spécialisés que sont les temps d'enquête de terrain, qu'adviennent certaines de nos intuitions sociologiquement les plus fécondes ? Par ailleurs, conversation ne signifie pas alignement d'un point de vue sur un autre (ici celui du sociologue sur celui de l'individu étudié) : il ne s'agit pas tordre le bâton dans l'autre sens par rapport aux canons de l'enquête classique. Dans un langage institutionnaliste, conversation signifie que chaque machine institutionnelle productrice de signes et de prises pour l'autre machine tend à l'affecter, sans substituer son pouvoir instituant au sien... et sans chercher à maîtriser à l'avance ce qui va faire suite pour chacune d'elles !

Le même raisonnement vaut pour le travail d'écriture, d'analyse et de théorisation. Le modèle de la conversation ne signifie pas que le scientifique ne doit plus écrire, sous prétexte que les machines institutionnelles étudiées n'écrivent pas ou ne sont pas toujours en mesure d'arriver au bout d'une production écrite de type sociologique ! L'écriture fait partie de sa singularité en tant que machine, et il ne s'agit pas de la dissoudre au nom de celle des machines institutionnelles étudiées (qui elles pour la plupart n'ont pas un pouvoir instituant passant par l'écrit ou ce même type d'écrit). Par contre, il faut veiller à ce que les assertions du sociologue puissent affecter les machines étudiées, dans un sens non pré-défini à l'avance... et ce en leur donnant une forme particulière, non ésotérique (d'autres formes plus spécialisées

étant réservées aux interférences entre machines institutionnelles scientifiques). En retour la machine scientifique doit se laisser affecter, y compris dans ses activités d'écritures, par les suites de l'affectation des machines sociales étudiées.

Denis Laforgue
Université Savoie Mont-Blanc
Laboratoire LLSETI
10 avril 2015